

LA MEUSE DINANTAISE

Pascal appelle les fleuves des « chemins qui marchent ». La Meuse, elle, n'est-elle pas un poème qui marche. Le sol de France qu'elle parcourt sur 450 kilomètres, la décote, entre Mézières et Givet, de collines au bas desquelles elle coule à une profondeur de 200 à 350 mètres. Mais elle n'est vraiment le fleuve, le fleuve admirable dans lequel notre race confond sa volonté, son rêve et ses dons artistiques que sur notre sol de Wallonie qu'elle parcourt sur une longueur de 194 kilomètres, et où la largeur de ses rives mesure 110 mètres à Namur et 140 en aval de Liège. Passé la Wallonie, sa vallée s'efface pour se confondre avec la plaine.

Triste et méconnaissable, sans charme désormais comme sans âme expressive, elle glisse vers les deltas et les polders de la Hollande.

La Meuse n'est vraiment le fleuve et n'accorde la plénitude de ses vertus qu'en Wallonie.

La Sambre est-elle autre chose qu'un bras de la Meuse. A l'époque tertiaire, nous disent les géologues, elle faisait partie de l'ancien cours du fleuve qui, arrêté par le massif ardennais, obliquait vers l'ouest. Plus tard, grâce aux affaissements du massif, le fleuve « perceur de rochers » se tailla, par érosion, le lit où il coule aujourd'hui.

Qu'importe, la Meuse résorbe la Sambre.

Rêveuse, poétique, romantique jusqu'au delà de Namur, elle devient pastorale à partir d'Andenne,

et industrielle aux abords de Seraing. Son âme complexe et variée est un clavier d'où montent des poèmes de la vie intérieure aussi bien que de la vie moderne. Si elle nous élève vers le sommet des pensées spéculatives, elle nous fait descendre vers les réalités poétiques des aspects industriels. Elle inspire le Rassenfosse des *Hiercheuses*, comme elle inspira l'auteur de *L'avez-ve vèyou passer*, ou l'écrivain mystique Rupert de Deutz.

La Meuse amplifie l'âme de la Sambre. Les *Fumées* d'un Jules Destrée ou le *Grisou* d'un Constantin Meunier sont des œuvres mosanes par le sentiment et la poésie, car la Meuse est poétique avant tout, c'est-à-dire harmonieuse, élevée, sentimentale.

Au contraire, une œuvre comme *Happe-Chair* de C. Lemonnier, débordante de réalité tangible dans l'éclat d'un coloris sans nuance comme une photographie de plaine sous un ardent soleil, est antimosane et antiwallonne.

La Meuse est un poème religieux : « Pour une âme simple, un fleuve est, par lui-même, une puissance divine, a écrit H. Taine ; l'homme, devant lui, se sent en présence d'un être un, éternel (1) ! »

A l'époque gallo-romaine, on lui vouait un culte d'adoration. Ceux qui traversaient le gué près du confluent de la Sambre, à Namur, jetaient dans l'onde une offrande. « Les travaux de canalisation effectués

(1) *La Philosophie de l'Art*, t. II.

à cet endroit ont amené la découverte d'un nombre prodigieux de monnaies romaines (1). »

Ce mysticisme païen ne se perdit qu'au cours du XIX^e siècle. Jusque là, on accorda au fleuve une influence mystérieuse. Ses eaux possédaient des vertus curatives. « Chaque été, à la Saint-Jean, on s'y baignait à l'heure de midi (2). »

La Meuse est un poème. Elle chante la nuance, la musique, le rêve et la grâce. Ses rives provoquent des remembrances lamartiniennes. Les chansons de Verlaine et de Samain glissent vers nous des rochers et des bosquets :

Écoutez la chanson bien douce
Qui ne chante que pour vous plaire...

Des tableaux aimés : ceux qui exaltent l'idéale beauté ou la mélancolie d'un beau jour qui meurt se précisent à notre souvenir. Assis dans les bois qui processionnent vers elle, nous pensons à la toile célèbre de Boulenger : *la Meuse à Dinant*, mais surtout à l'*Escalier d'or* de Burne Jones.

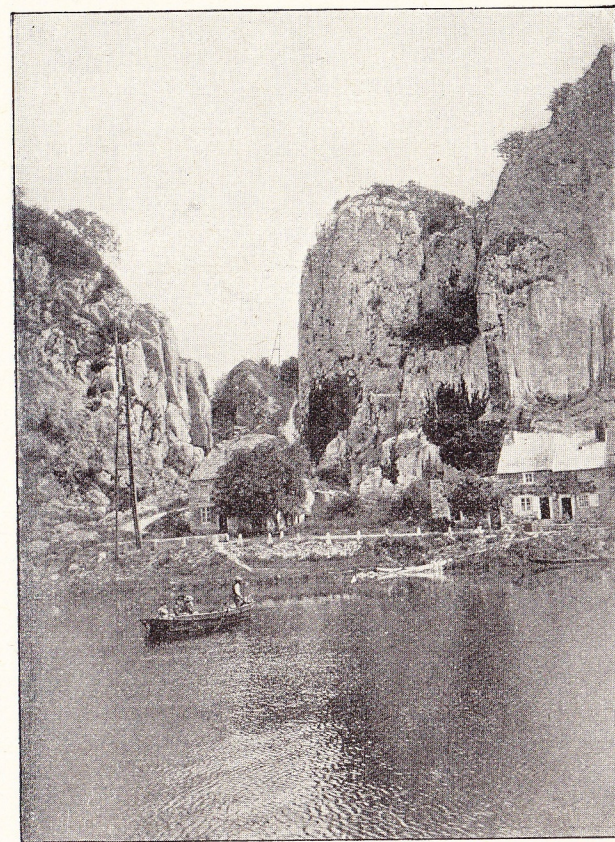
Ne suit-elle pas sa route, notre Meuse, vers la tristesse des plaines sablonneuses? Elle ressemble aux belles vierges de l'artiste qui descendent, mélancoliquement, les marches de la grâce et des illusions jusqu'à la porte où elles se retournent pour contempler leur matin fugitif.

Le cours du fleuve s'infléchit comme l'*Escalier*

(1) FÉLIX ROUSSEAU, *Légendes et Coutumes du Pays de Namur*.

(2) ID., *op cit.*

d'or; et plus il descend, plus la mélancolie est grande, car peu à peu sa grâce et sa poésie s'effacent.



ROCHERS DE PROFONDEVILLE.

La Meuse est symbolique parce qu'elle est toute poésie. C'est un poème qui marche. Elle affine nos pensées; elle les rythme comme une musique.

Écoutez la chanson bien douce...

Mais comme tout poème symbolique, elle entoure le sentiment d'un charme d'autant plus prenant qu'il est vague, pareil à la brume qui flotte sur ses eaux.

Nous n'avons fait qu'entrevoir la Meuse. Elle nous rappelle pour enrichir le paysage moral de nos âmes.

Voici Dave, voici la falaise de Neviau avec ses tons de vieil étain rongé de rouille. Frêne et ses imposantes architectures quaternaires, lézardées et broussailleuses.

Là-bas, Profondeville dessine la ligne incurvée de ses maisons blanches.

Plus loin, c'est Lustin et sa gorge du Burnot, Godinne et ses îlots, Rouillon et ses corneilles légendaires, Ivoir et le capricieux Bocq, Houx, petite fleur de poésie au pied des ruines de Poilvache, baume sur les âmes. Dans la brume qui flotte, les îlettes font penser à des Açores lilliputiennes écloses par la volonté du fleuve pour le séjour de ses fées.

Voici Bouvignes et les restes de Crèveœur où s'évoquent, dans une récurrence de rouge bataille, en pleine gloire, les trois dames mystérieuses. Et l'on récite, la pensée très lointaine, des vers tout remplis d'elles :

Belles dames, douloureuses comme Ophélie,
Sont-ce vos longs cheveux qui flottent vers le soir,
Au fond émeraude de la Meuse jolie
Où se mirait votre manoir?

Vous vous miriez aussi, quand, aux heures divines,
Au bras de vos époux vous chantiez sur ses bords;
Alors, les vaguelettes s'approchaient, câlines,
Pour baiser vos sandales d'or...

Mais ce qui captive surtout, c'est le fleuve. En cet après-midi de fin septembre, des vapeurs l'enveloppent de gaze bleue lavée de céruse.

Des éclats de vieil argent s'y glissent comme une fuite de couleuvre dans de l'ombre. Des rougeurs de crépuscule avivent le sommet des rochers qui s'y baignent. Une paix candide qui fait penser aux toiles de Corot emplit la vallée.

Voici Dinant. Elle mire, dans la transparence du fleuve, ses maisons et ses pinacles où plongent des colombes. Le coteau des « Caracolles » se détache là-bas dans le couchant, tel un jardin de roses trémières.

J'aperçois les escaliers de la citadelle par où l'ombre descend, à pas mesurés, comme une confidente généreuse.

La collégiale, bijou gothique qui, depuis le XIII^e siècle, reste debout au milieu des cataclysmes, s'enchâsse dans le rocher.

A cette heure, une grande paix descend des meneaux, du triforium et de la chapelle baptismale, curieux stylobate fleuri d'un parterre de figurines.

Tout près, la grotte de Montfat évoque la légende de la statue de Diane qui y rendait des oracles.

Et partout les chalets, les jardins en gradins, les bois clairs, chantent leur symphonie de couleurs que la Meuse harmonise dans sa lumière diaphane (1).

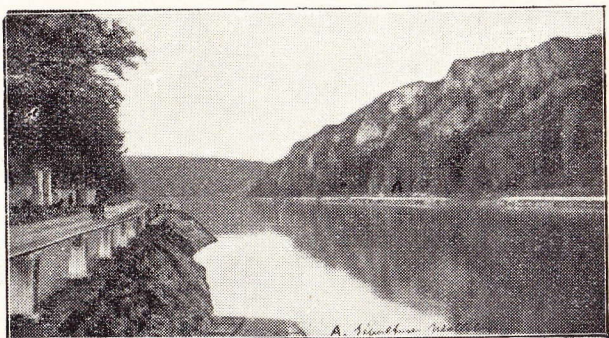
Plus loin, à l'aile droite de l'angle rentrant du fleuve, Anseremme apparaît, fraîche comme une rose

(1) Ces lignes ont été écrites avant la guerre.

ouverte dans les rochers. Admirons ce coin de féerie où La Lesse rejoint la Meuse.

Pressons-nous; laissons les jardins gradinés et les orangeries du château de Freyr, ce petit Versailles si étranger à l'âme de la Meuse. On imagine, sur la terrasse, de jolis ducs poudrés à frimas, causant galamment avec de vagues Pompadours.

Waulsort est sur notre route, et les restes de sa célèbre abbaye, et ses cascatelles blanches où se meurt la lumière. On aperçoit les ruines du château-Thierry,



WAULSORT. — ROCHERS DE CHATEAU-THIERRY.

et là-bas, l'on devine le ravin desséché du Colebi, sorte de lit de torrent où des nutons désœuvrés auraient roulé des pans de roc.

Dinant, Waulsort — jolis noms d'origine celtique.

La nuit est venue. Arrêtons-nous à Hastière, premier joyau de l'écrin mosan lorsque l'on vient de France.

C'est au printemps et en automne que la région mosane intensifie toute sa puissance symbolique. En



HASTIÈRE. — PANORAMA.

été, les soleils éclatants, en fondant les vapeurs aux premières heures du jour, privent le val de ses teintes nuancées qui vont si bien à sa grâce alanguie.

Sans elles, ses collines ressemblent à d'autres collines; leur coloration se fane comme une fleur sous des rayonnements drus. Trop de lumière effarouche le rêve dans ses bois. Les ruines, sous le revêtement trop clair des rayons, évoquent d'autres ruines sans poésie; et les rivières apportent au fleuve une débauche de gemmes qui offusque sa sérénité. Ce n'est plus la Meuse.

Pour paraître avec tout son charme, il faut à la Meuse et à la région mosane, cette coloration d'un bleu d'ardoise, due au rapprochement des collines, et dont la nuance échappe à de fortes palettes.

Parfois, elle retrouve ses dons à la prime aurore, au bord de la nuit, ou quand la pluie rafraîchit ses contours. Alors, elle redevient, pour un moment, la captivante Meuse.

En automne, le fleuve coule sous une gaze lumineuse. Des sommets, il apparaît brillant et lacté. C'est la voie du rêve. Qu'il fait bon la suivre jusqu'au tréfonds de l'âme wallonne!

Dans la réverbération de l'eau émeraude, cette gaze se décompose, avec les heures, en tons roses et violets adoucis de céruse volatilisée.

Des songes tissés de mélancolie heureuse montent de ces teintes que Lawrence et Watteau eussent aimées.

Les villages se détachent avec leurs toits d'ardoises ou de tuiles, et leurs volets à jour. Les balcons des villas modernes s'adornent de robes blanches. Le

bateau de plaisir regagne Namur en s'attardant aux écluses; tandis que les trains s'enfoncent dans les tunnels, bousculant les rondes de fées sur les îlettes lilliputiennes.

A mesure que les feuilles s'envolent, des écharpes, d'un bleu anémié, voguent sur les choses et s'enroulent très lentes, avec des bercements de hamac.

La mélancolie s'accuse dans la vallée. Les vapeurs montent vers la nue dont les reflets d'agate prennent, sous le revêtement presque uniforme de ces voiles, des nuances de vieil argent.

Au printemps, le matin et le soir, le rose fané trône sur les collines. Alors le fleuve déchire son manteau vapoureux, et il apparaît en pleine jeunesse sous les coulées du soleil renaissant. Le bleu ardoisé reprend son prestige entre les collines; les ondes semblent rouler sur un fond indigo.

La fantasmagorie heureuse du fleuve s'étend sur les plateaux et les plaines. Sa large vallée distribue au loin, en toute saison, ses réserves de nuance et de songe. Elle unit ces réserves aux dons apportés à la Mère Wallonie par les Ardennes, l'Entre-Sambre-et-Meuse, la Hesbaye, le Condroz et le pays hennuyer. Et tous ces dons se mélangent, sous le même soleil, et par un terroir mamelonné, pour constituer une parure lumineuse, très poétique, et chantante comme un accord.

Cette musicalité dans les tons et la lumière jaillit comme une source de beauté où boivent, à leur insu, les âmes privilégiées et la masse des âmes elle-même. De là ces poètes, ces musiciens, ces peintres, ces

artistes du bois, du fer, de la céramique, de la pierre. De là cet entendement de l'accord, cet amour des gammes en Wallonie.

Assis devant la Meuse, nous cherchons à analyser ces apports confondus en elle. Nous nous perdons dans le labyrinthe des relations insaisissables, dans les subtilités basées sur des nuances. Mais ces abstractions nous plaisent, parce qu'elles sont une forme de notre filialité.

Il suffit de comprendre que tous ces coins du terroir sont comme les voix d'un chœur admirable assez éloigné pour que les parties se confondent, et nous apportent, ici, devant le fleuve, une somme totale de beauté.

Pourquoi ne pas nous en contenter!

DU MÊME AUTEUR :

POÈMES

LA TERRE NOIRE :

Les Poèmes de la houillère. Épuisé (1896).

Confins boisés. Épuisé (1898).

L'Effort du sol natal (1901).

L'Ame des nôtres, poème dramatique. Épuisé (1904).



La Beauté triomphante (1908).

Walla, dialogue lyrique, représenté pour la première fois au théâtre de Louvain (1910). Adaptation musicale de CH. MÉLANT.

La Wallonie héroïque. Épuisé (1911).

Sous le poing de fer (1919).

PROSE

L'Originalité Wallonne. Épuisé (1906).

(Origine et caractère de la race. — Le milieu. — Littérature dialectale et théâtre wallon. — Littérature française de Wallonie. — L'esprit, l'individualisme et la morale du Wallon. — Psychologie des villes.)

L'illustre Bézuquet en Wallonie. Épuisé (1907).



A paraître :

Les Empreintes du sol natal, poèmes.



JULES SOTTIAUX



L'Originalité Wallonne

La Puissance de la Meuse. — Le Visage réveur de Wallonie et ses légendes. — Visage religieux. — Terre d'art. — Visage douloureux. — Psychologie des villes par les chansons dialectales. ❧ ❧ ❧

Dessins de Ad. HAMESSE, Alfred RONNER
Paul COLLET et Auguste DONNAY



OFFICE DE PUBLICITÉ
ANC. ÉTABLISS. J. LEBÈGUE & C^{ie}, ÉDITEURS
SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE
36, RUE NEUVE, BRUXELLES

1923

TABLE DES MATIÈRES



	PAGES
PRÉFACE.....	I
LA PUISSANCE DE LA MEUSE	3
LA MEUSE, poème.....	16
LA FORCE DU TERROIR, L'ATTRAIT DES ÉGLISES.....	18
VISAGE RÉVEUR ET POÉTIQUE DE WALLONIE :	23
Vers la grotte de Goyet.....	27
Le pays de Herve.....	30
Les nutons.....	32
Les Hautes-Fagnes	34
Au pays de Laroche.....	38
Le grand rêve géologique	41
La grotte de Han	43
Le visage des rivières (la Semois, la Lesse sauvage, la Moli- gnée, la Sambre)	45
Le Pays noir, la Thudinie et l'Entre-Sambre-et-Meuse.....	51
La Meuse dinantaise	56
La plaine du Hainaut et du Brabant wallon	66
Les vieux arbres.....	73
Les maisons.....	75
Les chemins et les sentiers	82
Les légendes	85
Notre folklore	107
La fin du rêve	112
LE VISAGE RELIGIEUX	114
TERRE D'ART.....	137
VISAGE DOULOUREUX.....	188
VISAGE DES HAMEAUX ET PSYCHOLOGIE DES RÉGIONS	198
LA MEUSE PUISSANTE, poème	226
CONCLUSION	228
AU FRÈRE WALLON QUI LIRA CE LIVRE	232

